

LES FÊTES DE LA SAINT-JEAN À CIUTADELLA

CIUTADELLA CÉLÈBRE LA SAINT-JEAN DE TOUTE ANCIENNETÉ. C'EST L'ÉVOCATION D'UNE ÉPOQUE DE CAVALIERS ET CHEVAUCHÉES, D'UN TEMPS OÙ LE GALOP DES CHEVAUX SUR LE SABLE ÉTAIT UN FAIT DE CHAQUE JOUR.

MARIA DE LA PAU JANER ÉCRIVAIN



Dans toute la Méditerranée on s'explique des histoires d'eau et de feu. Pour la Saint-Jean, on allume des feux sur les plages et les jeunes filles arrosent les oeillets avec de l'eau de sept puits différents, afin qu'ils fassent des fleurs de toutes les couleurs. Cette nuit-là, personne ne pense à aller se coucher. Les jeunes croient que s'ils sont capables de rester éveillés jusqu'au lever du soleil, ils le verront danser. À Ciutadella, les fêtes de la Saint-Jean ont depuis des siècles une coloration toute particulière. Jusqu'en 1835, dans cette ville comme à Maó, les jurés des universités, ou les anciens maires, les délégués et trésoriers des confréries ainsi que le curé se rendaient à cheval aux ermites consacrées à saint Jean pour y chanter les complies. Des courses et autres démonstrations équestres avaient lieu ensuite. Après 1835, seule Ciutadella conserve cette fête pour perpéttrer le souvenir de la hiérarchie sociale de l'époque.

Le principal représentant de la cavalcade –ouverte par un joueur de flageolet touchant une brève mélodie rythmée par un petit tambour– est choisi parmi les familles de haut lignage. Chacun des participants joue un rôle bien déterminé qu'il doit représenter en souvenir du temps où la société était rigoureusement divisée: "es caixer senyor" (le cavalier doyen d'âge), "sa capellana" (le curé) –dit, curieusement au féminin–, "sa somereta", un âne supportant le poids du joueur de flageolet, "es caixer menestral" (le cavalier artisan), "es caixer pagès" (le cavalier paysan) et "es caixer fadrí" (le cavalier cadet) portant un étendard rouge frappé de la croix blanche de Saint-Jean-de Malte. Derrière eux vient un nombre indéterminé de cavaliers et de chevaux participant tous à une fête d'origine strictement rurale, à laquelle se joignent aujourd'hui de plus en plus de citadins. Car cette fête princière et paysanne, aristocratique et campagnarde, aux significations ancestrales, s'est peu à peu transformée.

Tout le monde intervient dans la préparation des festivités, dans la répétition d'un rite qui est l'expression d'une culture vivante.



Quelques jours avant la fête, la ville s'emplit de signes avant-coureurs de ce qui se prépare, tels que le sable des plages avoisinantes, dont on couvre les rues paisibles que la foule ne tardera guère à envahir. En souvenir d'époques lointaines prendront part à la cavalcade des représentants des corporations et classes qui formaient la structure sociale de l'île en ce temps-là. C'est l'évocation d'une époque de cavaliers et chevauchées, d'un temps où le galop des chevaux sur la plage était monnaie courante.

Au cours des années, un nombre croissant d'habitants s'est joint à la fête que l'on peut définir aujourd'hui comme une explosion véritablement populaire, surtout lors des "caragols", quand la musique retentit à tout rompre et que les gens en délire font sauter les chevaux et courrent entre les pattes des animaux que les cavaliers doivent maîtriser à deux rênes au milieu du vacarme. Ce que l'on ne peut faire d'ordinaire sans s'exposer à des sanctions ou critiques est permis pendant les fêtes et devient même impératif, rituel, normal, comme par exemple la consommation d'alcool. Les abondantes libations de gin –la boisson alcoolisée typique de l'île– ainsi que la pluie de noisettes constituent aussi des éléments essentiels de la fête.

C'est la réaction explosive d'une fête extraordinairement vivante, réunissant des milliers de gens donnant libre cours à leurs impulsions.

Lorsque le calme revient, les visiteurs assistent, au fond du port de Ciutadella, aux attractions d'Es Pla, consistant en courses et jeux divers très anciens. À "S'ensorolla", il s'agit de faire passer, d'un cheval au grand galop, une lance en bois dans un anneau suspendu. Le jeu des "Carotes" opposent deux cavaliers lancés à fond de train, l'un d'entre eux devant essayer de défoncer à l'aide d'une pierre l'énorme caricature d'un personnage de la campagne peint sur le bouclier en bois de son adversaire. Lorsqu'il a réussi, les deux cavaliers lâchent la bride, s'étreignent et s'embrassent sur les deux joues. Les 23 et 24 juin le débordement atteint son paroxysme, justifiant l'expression des habitants de Ciutadella: "La moitié de l'année on parle de la Saint-Jean qui se termine, l'autre de celle qui se prépare." La ville entière participe à ces fêtes délirantes. Même les femmes, dont le rôle se limitait jusque-là à regarder et à être contemplées, courtisées et poursuivies par un cheval, y sont aujourd'hui pleinement intégrées.

À l'instar de n'importe quelle célébration populaire, cette fête a sans nul doute une fonction de cohésion. Les habitants de Ciutadella ont le sentiment de faire partie d'un monde unique les déterminant et leur permettant, grâce à cette frénésie, de donner libre cours à leurs impulsions. Elle constitue le sommet ludique de cérémonies se répétant d'année en année, intensément vécues par le peuple et, pour cette raison même, soumises à une rénovation constante. Tout comme les chansons traditionnelles ou les contes finissent, à force d'être répétés, par appartenir à tout le monde, les fêtes sont élaborées par le peuple qui les vit et en est, d'une certaine façon, l'auteur. Avec la Saint-Jean, Ciutadella préserve tout en la rénovant une tradition ancienne ressentie comme un espace ludique appartenant aux hommes. Minorque nous offre donc des fêtes antiques comme les croyances et fraîches comme la pensée et la volonté des hommes y prenant part. Merveilleuse proposition!